

UNE JOURNÉE À HAUTEUR DE CHIEN

HISTOIRE VÉCUE AU QUARTIER DES FONTAINES

Ce texte est issu d'une résidence de Nicolas Turon et Clément Martin au quartier des Fontaines (Tours) durant le printemps 2018. Produite par le POLAU avec le soutien de la Ville de Tours et de la Ligue de l'enseignement d'Indre et Loire, cette expérience s'articule avec la préfiguration d'un centre social.

Texte : Nicolas Turon

Photographie : Clément Martin

LES AUTEURS

Depuis près de dix ans, **Nicolas Turon** conjugue les détails insignifiants et les hasards offerts par la rue pour les mettre en jeu ou en tirer des histoires. Auteur, comédien et metteur en scène, il joue dans diverses compagnies¹, écrit et met en scène², habite la rue³, donne des ateliers de théâtre et d'écriture par centaines, fait de la radio et mène des actions artistiques un peu partout dans le monde. Il est passionné par la transmission et intervient régulièrement dans des établissements scolaires.

Clément Martin est photographe et erre depuis bien trop longtemps, passionné par ce qu'il voit, du Japon à l'Argentine en passant par la Meuse. Clément Martin n'a pas de bio car pour lui la seule biographie qui compte, c'est sa future épitaphe. Clément Martin est également membre du collectif Spraylab, Pomp it up édition, Salle de shoot et Locomotion.

Le Roman de la rue est un projet kaléidoscope, à la fois performance, laboratoire d'écriture et projet d'édition. Pendant plusieurs jours (et depuis plusieurs années), Nicolas Turon habite une école, un quartier, un square ou une rue. Installé dans une cabane ouverte, il rencontre au hasard passants et habitants, capte des voix et des récits souvent inaudibles. Les résidences de Nicolas Turon et Clément Martin dans le quartier des Fontaines sont une des étapes du projet.

1. Le Troupô, Compagnie des Ô, Les Trois points de suspension, La Chose publique, La Sarbacane théâtre, La 4L infernale, Third Wheel Company.

2. Compagnie des Ô, Les Royales marionnettes, Floriane Facchini, Sébastien Troendlé, La Sarbacane théâtre, Cirque Gones, Étincelle prod, Cirque Rouages, Mange-Disque, Zaraband, La Toute petite compagnie.

3. Performances en espace public au sein du trio Boijeot.renault.turon.



Personne ne se rend exprès au Quartier des Fontaines, sauf s'il a quelque chose de précis à y faire. Ou s'il y est né. Et comme personne n'a jamais rien à faire au Quartier des Fontaines, on ne trouve guère ici que ceux qui, comme moi, ont vu le jour entre les bâtiments de béton et le Petit Cher, et ne s'en plaignent pas.

Ma mère aurait accouché une nuit de lune pleine, comme elle, quelque part sur les bords du ruisseau vers le petit pont, là où les hommes boivent la nuit. Haletant entre deux buissons, après un travail acharné mené en solitaire et passé à insulter le fantôme de mon père absent, elle donna naissance à quatre enfants, dont je serai le seul survivant. Mais il ne fait pas bon naître dans les familles de la haute, et très vite après avoir vu mes frères et sœurs se noyer, crever de faim ou se faire emporter par un héron qui trouvait là un repas tendre et juteux, je fus rejeté par ma génitrice. Plus jamais, me dit-elle alors que je la voyais pour la dernière fois, elle ne se donnerait au premier venu pour se faire engrosser, même à un grand brun à l'air d'aventurier. Car dans le Quartier des Fontaines règne le privilège du collier, on est toutou à mémère de génération en génération, et il est très mal vu de frayer avec l'inconnu, surtout si c'est un sac à puces. Ma mère retrouva vite le confort d'un foyer chaleureux, avec panier et croquettes à volonté, tandis que moi, le chiot bâtard renié par elle, chair de son Cher, je devins par la force des choses le seul chien abandonné, et donc libre, du quartier.

Alors que les autres, après leur adoption et un tendre baptême, s'appellent Hadès, ou Princesse, ou Lucky, le quartier s'obstine à m'appeler Le Chien, ou Bâtard, ce qui me convient d'ailleurs plutôt bien – avec ma truffe toujours sale et mon air de travers, j'aurais du mal à renier ma race et mon sang mêlé.

Pendant que les autres, chiens à baptême et à collier, se gavent de pâtée et grognent sous les câlins de leur maître, moi, Le Chien, je grandis le long du Petit Cher entre les canards et les ragondins qui, lorsque je ne suis pas trop affamé, se révèlent être d'excellente compagnie. On se court après, on se mord la queue, on se vole dans les plumes. Souvent on fait trop de bruit et les voisins nous insultent, nous jettent des trucs depuis leur balcon ou nous balancent des coups de pied au cul. Mais c'est la nature !

« On ne se doute pas de comment c'est vert ici » disent souvent les habitants. Pour ceux des Fontaines, il est possible d'entendre le vent dans les arbres juste en ouvrant la fenêtre, alors que l'on est en pleine ville. Le vent, la lumière, la chance de vivre ici, dit-on encore. Et puis les oiseaux. Les fois où l'éclairage public se dérègle et brûle toute la nuit, que je suis obligé de me cacher sous un banc pour trouver un peu d'obscurité, les piafs deviennent fous, ils tournent sans fin et hurlent de ne jamais connaître de repos, aveuglés par le sodium, et lorsqu'ils tombent morts épuisés sur le béton ils sont souvent trop acides pour que je puisse les manger. Certains des voisins mettent une petite maisonnette en bois sur leur balcon, construite exprès pour eux, avec une mangeoire pleine et une pipette d'eau. Tout le confort sur place. Comme une niche, mais pour oiseau. On devrait leur construire des dizaines de maisons comme ça qui s'empilent les unes sur les autres dans les arbres, qu'ils puissent se reposer un peu les soirs de lumière permanente – on fait bien comme ça avec les humains.

Parmi les humains, il y en a un que j'aime bien.
Il s'appelle Karim.

Karim pourrait être mon maître, je crois, mais il a déjà un chat, à qui il demande si Claire va l'aimer enfin. De toute façon moi je préfère rester « Le Chien », et aller sans maître. Quand on est seuls tous les deux, souvent au milieu de la nuit ou de l'après-midi, à l'heure où le sommeil terrasse les Fontaines, Karim s'assoie sur un banc face à moi et me parle. Il me raconte la maman lumineuse dont il est amoureux. Il me dit qu'il a demandé Claire à la lune, qu'il a demandé Claire à la nature, mais que rien n'y fait, Claire ne veut pas l'aimer. Il a pourtant une bonne situation, Karim, il habite *du bon côté* du quartier, côté lumière et oiseaux, là où les habitants gardent leur confort de vivre comme un secret pour initiés. Karim porte tout le temps la même chemise, celle avec les ananas qui roulent lorsqu'il fait de grands gestes pour souligner ses monologues. Les ananas m'hypnotisent dès que je les vois, ils dansent au rythme des gestes de Karim le volubile, et moi je salive comme si j'allais vraiment les goûter, alors l'homme croit que je l'écoute et il parle encore, de Claire ou de la liberté. « La liberté appartient à l'homme qui marche », dit-il. « Regarde-les, les maîtres-chiens du quartier. Ils ont tous un itinéraire programmé, ils n'en décrochent jamais. Moi je n'ai pas de chien, et pas de maître, je varie mes parcours. Je marche jusqu'à ce que j'oublie que je marche, jusqu'à me demander si je rêve ce que je vois, comme la fois près de l'écluse où j'avais vraiment senti le grouillis de la capitale, au loin ». Il dit vraiment « grouillis », ça me fait penser à celui de mon ventre qui crève trop souvent la dalle. Il dit « le relâchement de la marche », il dit « l'imprécation de la rue des hommes » en faisant bouger ses ananas, alors moi ça me donne encore plus faim.

Je n'aimerais pas qu'on me parle comme à un chien, des « Pas pipi Hadès, va pas lever ta patte là ! ». Je préfère quand Karim et sa chemise ananas me parlent de leur folie.

Mes journées de chien n'ont rien de remarquable, je suis un chien dans une ville qui fait des trucs de chien, parfois sans

croiser personne de tout le jour (on arrive très bien à s'éviter quand on n'a rien à faire ensemble) : je chie, j'aboie, je cours derrière un canard, je me gratte derrière l'oreille ou je me lèche le cul. Mais le matin du jour que je vais te raconter, je me lève avec une dalle exceptionnelle, un appétit vorace, une faim à me taper la truffe sur le béton chaud, à me racler les côtes par terre. Il y a trop longtemps que je bouffe de la merde, des restes de tacos, du carton mouillé ou des chaussettes tombées du linge qui sèche sur les balcons. Il faut que je mange, vite, beaucoup et bien, car une faim comme celle-là, je ne l'avais encore jamais ressentie.

On est sûr d'une vie de chien quand une journée commence par la faim.

* * *

Aux Fontaines, le jour vient avec l'ordure. Dans le labyrinthe de béton, sur les bancs et les murets, la lumière révèle le pointillé de la nuit : des cannettes de Coca, des cadavres de Caprisun et des paquets de Marlboro froissés. Des crottes de fantômes. Le petit matin livre ses traces. Dommage que je me sois réveillé après les machines, il n'y aura déjà plus rien de bon à manger. Si tu veux trouver un papier de barre chocolaté à lécher, ou un reste de kebab, il faut passer avant les machines qui nettoient. Parce qu'ici, tout est organisé : dès l'aube, des chariots de plastiques sortis de nulle part apparaissent dans un ballet précis et répété, poussés par les hommes qui vont laver les halls d'entrée. Dans une version plus virile et motorisée, les balayeuses de la ville, elles, aspergent le béton. Les hommes qui nettoient rincent la dalle, ils font place nette. Il faut que lorsque le quartier se réveille, tout reparte de zéro. Alors, seulement, les premiers travailleurs fatigués traverseront les halls désinfectés et les

trottoirs mousseux dans des parfums de nettoyant industriel et de déodorant bon marché pour rejoindre les sapins vanille dans leur voiture. Il y a longtemps que ma truffe le sait : aux Fontaines, le matin sent le parfum de synthèse. Même si ses fontaines sont bouchées et abandonnées depuis un moment, le quartier est passé par les grandes eaux et se fait beau. Il est prêt pour une nouvelle journée qui livrera son lot d'humains préoccupés par à peu près tout sauf par nourrir Le Chien.

La journée va être longue, c'est certain, j'ai trop les crocs et il n'y a personne en vue dans les jardins. Ah si, là-bas, ça bouge ! Je dresse une oreille. « Tac ! ».

Tac.

Tac.

Madame Canard.

À chaque journée son théâtre ; dans le Quartier des Fontaines, les trois coups sont donnés par Madame Canard, avec un déambulateur comme bâton de maréchal, qui claque sur le béton à intervalles réguliers. Madame Canard vit seule et sort se balader à quatre-vingt-trois ans contre l'avis de son médecin, chaque jour, en poussant son déambulateur avec le peu de force qui lui reste. Elle perd un peu la vue, ce qui n'est pas pratique pour regarder la télé, alors elle sort, faut bien s'occuper. En monstre sacré du quartier, bravache, elle tient à être la première sur scène – sûr qu'elle y mourra aussi. Les rideaux du théâtre, ce sont les centaines de volets plastiques ou métalliques qui tapent leurs battants contre le béton bleu et blanc. Mille fenêtres qui s'ouvrent et échappent des bouffées d'intimité. Moi, Le Chien, je lève ma truffe et je sens tout de suite si la nuit s'est bien passée. Mais aujourd'hui l'odeur de pain grillé et les rires d'enfants me déchirent les entrailles, j'ai vraiment trop faim. Je fais le cabot, j'essaye d'attirer l'attention de Madame Canard pour lui quémander un truc à boulotter, mais rien n'y fait, elle ne me voit pas. Le quartier réveille tranquillement ses figurants : ceux qui



ont un travail y sont déjà, et ceux qui n'en n'ont pas n'ont pas l'air pressé de se lever.

Je me dis que je vais aller voir Lydie. C'est la gardienne du côté des immeubles bleus, ceux en bon état. Elle est gentille, la gardienne, elle a toujours quelque chose pour moi, une moitié de croissant ou une sardine au vin blanc. Je me faufile entre la poubelle (nettoyée, donc vide) et le toboggan, et je gagne le rez-de-chaussée du plus grand des immeubles du Quartier. La loge semble fermée. Je vois à travers les stores la veste en jean de Lydie posée sur le dossier de sa chaise, et je perçois parfaitement l'odeur qui mêle le café et le gel pour cheveux caractéristique de la gardienne. Je l'ai loupée de peu, elle doit déjà être au travail dans les étages. Derrière son bureau, on a accroché un plan du quartier – il ressemble aux cartes que je vois parfois accrochées aux tableaux de l'école. Ça lui donne un côté reine, à Lydie, lorsqu'elle trône à son bureau devant le plan de son royaume. Une reine qui écoute ses sujets. Je l'entends toujours discuter avec les locataires, engueuler gentiment les gamins, aider les vieux. Le cœur sur la main, la reine Lydie.

J'ai tellement faim que je pourrais bouffer ma queue. J'essaye de l'attraper, sans succès. Le plan dans la loge me donne une idée : je vais faire un tour au centre commercial pour voir s'il n'y a pas des restes devant la pizzeria. Mais il va falloir aller de l'autre côté du quartier – ça veut dire traverser le boulevard, et à hauteur de chien qui crève la dalle, ça n'est pas une chose aisée.

Je dandine mes hanches de bâtard vers la double langue de béton. Le trafic est déjà important, le vent me colle les oreilles à la gueule à chaque passage de véhicule ; mes yeux coulent à cause des gaz d'échappement. Alors, au ras du trottoir, je me ramasse sur moi-même, prêt à bondir. De l'autre côté de la route, je repère le camion de livraison qui ravitaille le supermarché pour la journée, deux palettes de bière forte (c'est le débit quotidien) et quelques trucs à manger aussi, bien cachés sous dix couches de film plastique. Le livreur a fini, il remonte son hayon. Le

choc du métal résonne dans tout le quartier et met une claque sur le cul de la journée pour l'aider à démarrer. Ça sera aussi mon signal, je débarque à toute vitesse, manque de m'emmêler les pattes, putain, après un glapisement ridicule je redresse mon arrière-train, corrige ma trajectoire et finalement j'atteins le passage couvert du centre commercial sans dommage ; ça n'est pas encore aujourd'hui que je crèverai en charogne dans le caniveau. Aux corbeaux déçus qui croassent sur mon passage, je lance un jappement de victoire pour leur signaler qu'il est encore vivant, le bâtard. Quand soudain, Dieu des Chiens, l'odeur de viande m'attrape tout entière : le rideau de fer de la boucherie hallal doit être ouvert. Je cours vérifier ça, mais en guise de cadeau de bienvenue je mange un balai dans la gueule qui freine direct mes ardeurs. Quart de tour droite, me voilà devant le supermarché, entre les alcooliques qui tremblent en attendant leur première dose et les anciens du quartier, ceux de la dalle, qui sont déjà là avec leur caddie perso. (De l'époque bénie de l'ancienne enseigne de grande distribution, celle installée là il y a une trentaine d'années lorsqu'ils sont devenus propriétaires d'un appartement sur la dalle au-dessus du centre commercial, certains ont conservé un modèle de caddie idéal dont la largeur correspond pile poil à celle de l'ascenseur, ce qui permet d'aller directement avec le plein de courses du magasin à chez soi, et ça, ça n'est pas rien quand on prend de l'âge. On voit le soin apporté aux chariots de fer de la belle époque, certains luisent, d'autres sont customisés avec un autocollant ou une fleur en plastique. À chacun sa mécanique, au ter-ter on vidange les Golf GTI à même le trottoir, sur la dalle on pratique le *tuning* de caddie). Devant les portes automatiques encore fermées, les fidèles font chauffer le caoutchouc des roues des chariots, *wheeling* de papi ; ça ouvre dans un instant. Personne ne regarde personne, concentrés sur l'objectif. Ils sont pilotes sur la grille de départ.

Pas loin, j'aperçois une bande de snobs avec leurs maîtres, les toutous à croquette qui attendent d'aller faire le plein de Purina. Je reconnais Gwen, Ikki, Marley et Milo. Ils emmèlent

leurs laisses pendant que là-haut les maîtres conversent. Leur odeur, shampoing et herbe fraîche de la promenade du matin fait injure à la mienne, chien galeux et vase du Petit Cher. Moi je suis comme Karim, je suis libre, je choisis où je veux aller, je ne suis pas tenu à des horaires et des parcours immuables. Les promeneurs de chiens sont les aiguilles de l'horloge du quartier, quatre fois par jour, le même circuit, avec ses étapes. Métronomie. Ça fait du lien : « c'est toujours les mêmes qu'on voit » dit la promeneuse. On s'inquiète du temps qu'il fait, on râle contre les jeunes qui vendent du shit dans l'escalier, et les dégradations, et le gros qui se permet de faire sécher son linge sur son balcon alors que c'est interdit côté dalle, tout ça parce qu'il est élu au syndic. Ces humains-là promènent un mini eux devant eux, une carte de visite sur pattes qui chie et qui aboie dès qu'elle croise quelque chose qui ne lui ressemble pas.

Enfin, le supermarché ouvre. Les hommes se précipitent comme s'ils allaient manquer. Le monsieur rigolo crie en entrant « prenez pas tout, laissez-en pour les autres ! » et puis il fait *tut tut* avec son caddie à la femme de ménage qui ne l'entend pas. Elle a des écouteurs sur les oreilles et elle parle très fort en arabe à un interlocuteur invisible en lessivant le carrelage. Moi, je me faufile entre les jambes des clients avant que le vigile ne me voie. Rayon boucherie, rayon biscuits, rayon arabe et rayon chinois, rien ne traîne par terre, décidément je suis maudit aujourd'hui. « On trouve de tout ici » disent les clients, heureux de vivre l'exotisme grâce à une bouteille de sauce nuoc mam. On trouve de tout, c'est vrai, en quartiers bien rangés desquels rien ne dépasse. La mixité sous emballage plastique, le voyage en lot de trois dont un gratuit. Le supermarché rassure. Le pouvoir ne l'a pas encore délaissé, lui, même s'il ne s'agit que du pouvoir d'achat. Après un dernier tour pour vérifier que personne n'a laissé un bocal de saucisses ou de cornichons russes se fracasser sur le carrelage, je passe à la caisse. Dans la file, l'odeur immonde d'une paire de chaussures m'agresse. Ça

baigne dans la pisse et le mauvais alcool. Là-haut, à hauteur d'homme, un décharné tout gris pose une quiche lorraine et quinze cannettes de bière forte sur le tapis, le tarif de la journée, plus une topette de rhum qu'il ne paye pas et que la caissière glisse discrètement sans la biper. Ancien amant, compassion alcoolique ou arrangement avec le patron ? Ceux-là qui boivent trop ne mangent presque plus. Moi je pourrais manger ma patte tellement j'ai faim. Plus loin dans la file, les permanentes s'alignent, et les cancans avec elles ; on partage les informations importantes du quartier devant la presse quotidienne qui jaunit sur son présentoir.

Retour à l'air libre, le même qui semble avoir signé un bail pour louer mon estomac, quand j'entends une voix que je connais : Karim. Il fait les cent pas devant le magasin, pendu au téléphone, s'épuise à expliquer à quelqu'un que ce qu'il propose est pour leur bien, à tous les deux, qu'il est honnête et tellement sérieux. Il parle à Claire, c'est sûr. Il s'emploie, se confond en suppliques, mais très vite j'arrête d'écouter. Les ananas sur sa chemise m'ont hypnotisé.

* * *

Milieu de matinée, le soleil tape fort et ajoute la soif à la liste de mes besoins urgents à satisfaire. Je suis de retour du côté des immeubles bleus où je viens d'en régler un de primordial en posant un étron fumant dans l'herbe grasse (comment je fais pour chier autant alors que je mange si peu ?). La langue qui pend de travers comme un steak déshydraté, les pupilles dilatées de satisfaction, je savoure, lorsque j'aperçois Maya, la chienne de Didier. Je m'essuie vite fait le cul dans la verdure et je cours vers elle ; elle aura forcément un bon plan pour me trouver quelque chose à becter si j'arrive à lui faire pitié assez.



Maya s'y connaît en pitié. Son maître, Didier, a eu un sale accident du travail il y dix ans. Un collègue lui a écrasé le pied en transpalette et depuis il a du mal à marcher. « On n'est pas fait pour souffrir tous les jours de sa vie. Quand je me lève le matin j'ai mal au pied, une décharge nucléaire de douleur, comment veux-tu que je passe une bonne journée ? ». Il n'a pas voulu porter plainte, rapport au collègue, et n'a été reconnu qu'à cinq pour cent d'invalidité. Depuis, il n'y a personne pour l'aider. Alors Didier passe sa vie à en chier. Sa femme s'est barrée quand lui est parti en dépression. « Mais franchement elle a bien fait ». Il parle en susurrant, comme s'il était trop faible depuis trop longtemps. Maya lui apporte du réconfort, ils vont bien ensemble tous les deux, elle qui se dandine et lui qui clopine. Sauf que ce matin-là, Maya n'a rien pour moi.

On est sûr d'une vie de chien quand on compte sur les autres pour faire le bien.

* * *

Je retourne à mon carré d'herbe pour y faire une pause. La chasse à la bectance m'épuise d'autant plus que je me la fane le ventre vide. Je me roule un peu dans la verdure, je me gratte le dos en grognant, je sens la terre et les racines faire un matelas sous mon dos. Que c'est bon. Ici l'herbe est tendre et se fume. Ghislaine avoue sans honte en faire infuser en tisane, Didier en pétard, il faut ce qu'il faut pour se soulager.

En somnolant, je me souviens de Blacky, un chien qui habitait de l'autre côté et qu'on appelait comme ça parce que son maître était un grand black. Une fois qu'il était venu jusqu'ici côté immeubles bleus parce qu'il était en chaleur, un voisin lui avait tiré dessus avec un pistolet d'alarme. Ils étaient venus à six flics de la BAC le lendemain pour le choper, ils avaient trouvé du

shit chez lui, jamais on ne lui a renouvelé son bail. Ici c'est un quartier tranquille, du moment que tu restes tranquille.

Je m'endors, tranquille.

Un grattement sur la droite. Je dresse une oreille, à l'affût. Un oiseau ? Non. Pas un canard non plus, je connais leur odeur. Snif snif. C'est Raphaël. Le gamin qui passe des heures à jouer ici. Merde, je ne vais pas bouffer un gamin tout de même, je vais passer pour un rottweiler. Ici, les gamins disent « mon parc ». Et c'est bien le leur, parce qu'ils n'ont pas encore appris le sens des mots « copropriété » ou « bailleur ». Raphaël est chez lui ici : l'herbe est la mer, et la fontaine abandonnée le navire échoué qui cache un trésor (dans le Quartier des Fontaines, les fontaines ne fonctionnent plus, sauf celle du centre commercial visible depuis l'avenue ; on entretient le côté m'as-tu vu). Et manifestement je dois être un dragon, parce qu'il me tient en joue avec un fusil à lunette sophistiqué fait en scotch et en bâton, prêt à me dessouder. J'aurais préféré être un monstre marin que l'on chasse avec un appât, ça m'aurait fait quelque chose à manger.

Au quartier, l'enfance ne s'ennuie jamais. C'est Madame Reigner qui le raconte, elle se souvient de ses enfants qui traversaient le Cher gelé ou la voie ferrée lorsque le barrage n'avait pas encore été construit, pour rentrer plus vite du lycée. C'est Karim aussi qui le dit. « Tu vois, quand le président a été élu, tu sais, le petit, qu'il y a eu le débat sur l'identité, tout ça, c'est là que j'ai commencé à écrire. Parce que moi, je suis né ici, je suis Français, j'ai grandi dans la cité à Châteauroux. Mon traumatisme ce n'est pas d'avoir quitté l'Algérie pour la France, c'est d'avoir été obligé de quitter ma cité pour déménager à la campagne à douze ans. T'imagines, toi ? Tu grandis avec tes potes, t'es bien. Personne ne le dit, mais on peut être bien au Quartier, aux Fontaines aussi. Gamin, on a volé. Les grands étés bleus. On faisait des parties de cache-cache comme des chasses à l'homme. Je te jure, Le Chien. Ma mère, Zaïa, elle

était d'origine kabyle, ouverte à la culture française, mais mon père, lui, il comparait tout le temps le quartier à une jungle dans laquelle règne la loi du plus fort. Je me suis senti tiraillé entre ces deux directions toute ma vie. Quand ma grande tante venait nous visiter depuis la Kabylie, elle était horrifiée de nous voir jouer, mes amis et moi, dans la benne de l'usine d'à-côté. On prenait des rouleaux de tissu pour se faire des bras costauds de GI Joe. Et puis l'autre qui se prenait pour Bruce Lee et qui nous convoquait derrière l'immeuble pour nous lasser, un par un, genre on était dans un film et lui c'était le boss final, après il nous lâchait dans les champs de tournesol et à chaque fois qu'il en chopait un il le savatait. Chasse à l'homme je te dis. J'ai un pote, aujourd'hui il est en prison pour homicide involontaire, parce qu'il a mis un coup de coude trop fort à Bruce Lee, une fois qu'ils avaient grandi ».

Alors, pour porter haut le regret de son enfance, celui d'un déménagement dans le Berry, Karim écrit. Il a essayé de peindre, aussi, mais c'est moins réussi : « je ne peins pas comme j'écris, je te jure. J'ai essayé de faire de la peinture, je suis allé acheter la toile, de l'acrylique, j'essaye de faire des paysages berrichons, mais c'est vraiment dégueulasse, on dirait du Adolf Hitler ». Il est bloqué sur les grands espaces, tout le temps. Il veut de l'air. Il me raconte que tout petit déjà il demandait à son père de le prendre dans ses bras pour regarder par la fenêtre et voir l'horizon au-delà du quartier. Il me récite ses textes, par cœur :

« La nuit, noire, obscure, gisait l'âme perdue des ombres égarées telle l'infâme gueule d'un loup ouverte, avachie, dévorant les ronciers.

Il ne vit ni ne su, de sa mésaventure, que le sombre message d'un songe hostile né du carroir de la vie. Prostré, il tentait d'échapper à l'appel par le biais d'un monologue interne et rassurant, lui guidant voix. Hélas, s'établir ou renoncer ? Point de déconvenue, la nuit serait reine cupide, lui roi de son fardeau ».

À ce que dit Karim je ne comprends rien, parce que je suis un chien. Je ne peux pas entendre l'enfant blessé qui essaye de se guérir avec des mots, de se panser avec l'amour de Claire. Mais j'entends que c'est sublime, parce qu'il prend soin de chaque mot. Quand il récite, il y a quelque chose dans le temps qui s'arrête. Alors je me mets assis et j'écoute, en espérant qu'il me donne quelque chose à manger pour me remercier de lui tendre l'oreille de bâtard que les hommes lui refusent.

« Ego ex altera parte ! ». Voilà une langue que je ne connais pas. Pourtant j'en ai appris quelques-unes depuis que je suis né dans le quartier. Je vois passer une dame bien habillée qui revient de la mairie, elle épelle un message qu'elle envoie sur son téléphone : « E-GO... EX... AL-TE-RA... » Non mais franchement, y'a qui, aujourd'hui, pour envoyer un texto en latin ?! Je sens sur elle l'odeur de la dalle, elle vient de l'autre côté. Ou plutôt, les immeubles bleus (ceux en bon état) sont *de l'autre côté* pour ceux de la dalle, et les immeubles en mauvais état, le ter-ter, sont de l'autre côté pour ceux de l'autre côté. *De l'autre côté de l'autre côté*. Du plus bas au plus haut, des pauvres aux riches, le parcours est tracé dans la géographie du quartier. Bailleur public, bailleur privé, copropriété.

Comme pour confirmer cette hiérarchie de trottoir, voilà le husky de Belaïd qui arrive, la queue panachée parfaitement entretenue. Je le trouve un peu prétentieux, le husky, trop propre sur lui, il fait le paon en oubliant que lever la queue est le meilleur moyen de rappeler à tout le monde qu'on est un trou du cul. Son maître est un des habitants à avoir habité *des deux côtés* des immeubles. Lorsqu'il a divorcé, il s'est retrouvé « de l'autre côté », côté bailleur public, et il a détesté. Son fils ne voulait pas venir dans « l'appartement qui pue ». Maintenant il est content d'être revenu. Lorsqu'il croise d'autres promeneurs, Belaïd observe, commence par écouter, et puis fait son choix, sélectionne son interlocuteur avec soin, chauffe son anecdote, et dès qu'il trouve le bon client... il fonce, raconte l'Algérie, la



Kabylie. C'est parti pour une demi-heure de *stand-up* sur la vie sexuelle en Algérie, où il faut s'endetter trente ans avant de se marier, alors les chèvres ça va un moment : « J'aime autant te dire que la pub préférée en Algérie c'est Carglass, parce que y a pas d'impact devant mais faut voir ce qu'elles prennent dans la lunette arrière, ben ouais, faut arriver vierge au mariage, en Algérie les courgettes elles disparaissent dans les cuisines, hop, elle est où la courgette ? ». Et puis il termine avec un « je regarde ARTE, moi la télé c'est ça, il faut que ça m'instruise ».

Tout à fait réveillé, je laisse le parc des gamins, les oiseaux et les concombres de Belaïd derrière moi pour tenter à nouveau ma chance chez Lydie, la gardienne. Je colle ma truffe contre la vitre de la loge. Elle est là ! Mon ventre se contracte sous l'effet de la bonne nouvelle, si fort que j'aurais besoin de chier encore, mais il faut que je reste là et que Lydie me voit ! Elle a remis sa veste en jean, elle est en pleine discussion avec le Tunisien. Je le connais bien, il a rôdé longtemps de ce côté-ci avant d'arriver à obtenir un logement. J'ai entendu que Lydie l'avait pas mal aidé.

– « Vous êtes gentille, Madame, il faut venir à mon mariage, dit le Tunisien.

– Oh, je ne fais que mon métier, vous savez.

– Je sais, Madame, mais vous n'êtes pas obligée de m'aider... Allez, venez, c'est le mois prochain, ça me fait plaisir de vous inviter !

– Je ne suis pas obligée de vous aider, poursuit Lydie, mais si je n'aimais pas aider les gens j'aurais choisi un autre métier. Moi je fais ce métier pour aimer, et pour qu'on m'aime. Je suis un peu comme une voisine professionnelle, et entre voisins faut s'entraider. Ma cheffe serait là, elle dirait, attends, voilà encore la Lydie avec ses sentiments. J'apprends par ce que les gens m'apportent, par leur mental et leur vécu. Moi j'ai quelque chose à donner. Pas à prouver, à donner. J'ai vu des gens rire, j'ai vu des gens pleurer.

Se marier, se séparer, partir d'ici parce qu'ils ne pouvaient plus payer. Je ne suis pas, entre guillemets, assistante sociale, mais je n'ai pas le droit non plus de ne pas écouter. En 2018 il y a de l'injustice, moi ça me révolutionne... Alors je viendrai avec plaisir à votre mariage !

– Ah ! Voilà une bonne nouvelle, Madame, je vous remercie.

– Eh ! Qu'est-ce qu'il fait là, lui, il va me saloper les vitres ! »

« Lui », c'est moi. Avec son œil de tigre, Lydie a repéré la buée de ma truffe contre le carreau. Vive comme l'éclair, elle chope un bout de saucisson dans le tiroir de son bureau, ouvre la vitre et le jette au loin. Je vous avais dit qu'elle avait toujours quelque chose à donner, la gardienne ! J'ai le temps de voir le morceau de saucisson voler au-dessus de ma gueule, comme au ralenti, de sentir l'odeur de porc et de sel saturer l'atmosphère, ce qui déclenche instantanément l'usine de mes glandes salivaires en mode rendement maximum ; je vais enfin manger !

Le temps de tourner la tête en laissant dans mon sillage un filet de bave énorme, et je vois Mayla, la chienne de la factrice, boulotter mon dû. Pas gênée, plus vive et plus réveillée, elle déchire la viande en deux coups de croc, se lèche les babines et me tourne le dos en haussant les épaules. Je reste là, interdit, ma gueule de bâtard ouverte comme pour y inviter plus de courants d'air encore, maudissant le hasard et les chiens à collier et bénissant ceux qui mordent les facteurs. Il n'y a pas de justice.

On est sûr d'une vie de chien quand on compte sur la justice des humains.

* * *

La seule justice qui vaille avec constance au Quartier des Fontaines est inscrite en lettres de lumière sur le front des bus. « Justice », c'est la destination de la ligne 10 qui traverse le quartier. Une fois toutes les demi-heures, la Justice passe, mais elle n'est qu'une promesse, un slogan, elle ne s'arrête jamais longtemps. Écœuré par ma déconvenue bouchère, je traverse devant le bus en question et je pénètre dans le cœur du quartier, le ter-ter.

Ici, ça frit.

Les hormones, autour du *City stade*, font pulser le sang dans les artères des jeunes qui se reniflent de loin en affectant des airs dégoûtés à coup de rires nerveux. Comme les filles sont au bord du *City* sur le banc, les joueurs se battent pour être remplaçants. On joue tard, les parties durent des heures, marathon d'adolescent.

L'argent liquide boue lui aussi. Il passe de main en main, on troque des services, mécanique sauvage contre poche de *weed*, plomberie contre pack de 8°6 ; on tient en équilibre sur le fil de la dépendance, plaignant ceux qui sont tombés au champ du désespoir ou de l'ennui et qui passent leur temps à s'allumer sous le passage couvert. Ça frit encore de l'écume des caves, là où le soleil et la police n'entrent pas. Car il se passe des choses sous la surface qu'il vaut mieux laisser dans l'ombre. Les caves sont l'inconscient du quartier.

Ça frit des histoires de prison, de ceux qui en reviennent, de ceux qui vont y passer, des règlements de comptes et des repris de justice.

On est dans une poêle à frire, jamais vraiment tranquille, il vaut mieux être du bon côté du manche, c'est tout.

Je vais vers le passage couvert, entre la salle de boxe et l'ancien centre commercial. Là, il y a toujours du monde. Je n'aime pas bien ce coin-là parce qu'on n'y trouve jamais rien à manger –

plutôt à boire, et qu'il y a une chance sur deux de se blesser un coussinet en marchant sur des tessons (à peine la machine passée le matin que le premier cadavre éclate sur le bitume, y'a tellement de bris de verre que le passage devrait être réservé aux fakirs), mais j'en suis rendu à un point de la faim qui m'oblige à explorer toutes les pistes.

Je vois un homme élégant qui pédale sur un vélo de femme avec une seule jambe ; l'autre semble blessée. Dans le panier devant le guidon, un emballage blanc qui pourrait bien cacher de la bouffe. Il s'engage sous le passage, je l'entends causer. Il s'appelle Sébastien, il vient juste de sortir de taule, le matin même. Le temps de serrer son fils dans ses bras et d'emprunter le vélo de son ex-femme, le voilà de retour aux affaires. Il avance à deux à l'heure parce qu'il a mal au genou, il s'est trop battu en prison pour défoncer des pointeurs. Des points bleus tatoués sur les articulations, il raconte, il dit « paru » pour parloir. Je comprends vite que le paquet ne renferme rien de comestible, mais je reste un moment à l'écouter car son élégance me rappelle celle de Karim et je me demande si des ananas vont pousser sur son pull-over bleu.

J'ai bien l'espoir qu'un de ceux qui s'allument ici du matin au soir lâche un peu de bouffe – finalement je suis un bâtarde comme la plupart d'entre eux, à ne pas savoir si je suis d'ici ou de nulle part, et je passe mes journées à courir derrière mes besoins primaires, mais aujourd'hui en guise de compagnon d'infortune je ne trouverai que Jean-Richard. Assis sur un banc, bagouzes aux doigts et tatouages à moitié effacés, bacchantes sombres et bouquin jaune à la main, il semble s'ennuyer. Pas l'ombre d'un casse-croûte, seulement sa tronche de « je me fais chier ». Il le confesse d'ailleurs volontiers à ceux qu'il rencontre et qui veulent bien l'écouter : depuis qu'il est à la retraite, Jean-Richard a développé l'art de s'ennuyer, jusqu'à en faire un sport quotidien. Il le dit tout le temps : « je m'ennuie », comme d'autres font des pompes ou des tours de terrain. On pourrait croire que



ça lui permet de se plaindre et de râler, mais on comprend vite que c'est pour apprécier plus fort les moments pendant lesquels il ne s'ennuie pas. Dès lors, après une vie bien remplie, passée en errance et dans les squats, chaque moment de découverte ou de liberté devient précieux : les quelques mètres carrés de son appartement qu'il partage avec sa copine (elle est propriétaire sur la dalle, mais elle ne supporte plus ses voisins du dessus alors elle dort chez lui), le banc et l'arrêt de bus comme terrain de rencontre aléatoire (il dit : « J'aime les plus vieux que moi, ils ont des choses à m'apprendre »), les bouquins qu'il chine en brocante et qu'il échange dans les boîtes à livres. Et son barbecue sur le balcon, espace de liberté suspendu de deux mètres carrés où il est heureux comme un paon.

Je lève les yeux vers ces fameux balcons, perchoirs d'où on s'envoie des noms d'oiseaux. De ce côté-là du quartier, ils sont une pièce à part entière, tout autant garage à vélo, jardin tropical, grenier à souvenir ou chambre d'ami.

L'un des balcons me fait peur, de manière viscérale. Lorsque je passe devant, ça me tord les boyaux, il faut que je fasse un détour, je ne peux pas m'en empêcher. Un truc animal, qui relève de l'instinct, un truc de chien. Il est au premier, côté autoroute : il y a des tissus de couleur qui pendent du plafond de béton craquelé, des guirlandes faites de carrés de tissu bariolé, des étagères chargées de boîtes avec des pierres dedans, des moulins à prière tibétains et aussi des draps de bains qui séchent avec des dragons dessinés dessus. L'ensemble dégage une énergie si forte que je suis obligé de faire ce détour. C'est le balcon de Marlène.

À l'intérieur de l'appartement, Marlène, bout de femme menue et tatouée, pose des yeux d'un bleu incroyable sur l'homme qui lui fait face. Elle a tiré les rideaux oranges sur les fenêtres du balcon alors le soleil baigne la pièce d'un voile chaud. L'homme est un voisin, malade depuis longtemps, et grâce à ses pierres et

son énergie, Marlène l'apaise. Elle s'est beaucoup battue contre Satan ces dernières années, a pas mal galéré, mais maintenant qu'elle a trouvé cet appartement et qu'elle peut s'occuper de ses enfants, tout va mieux. Elle a des visions. Lorsqu'elle dit « j'ai perché », ça veut dire qu'elle a senti quelque chose d'irréversible concernant celui ou celle qui lui fait face. Après qu'elle ait perché pour lui, l'homme en question vient de lever ses brûlures, il va pouvoir rentrer chez lui pour arrêter de boire et trouver l'amour. À vouloir soigner le quartier, Marlène n'a pas fini de percher, car les oiseaux d'ici sont des oiseaux de nuit, rendus fous et acides par la lumière qui ne s'éteint jamais.

Je marque mon détour, laissant Marlène soigner les barres de béton avec ses pierres magiques, pierre contre pierre pour faire des étincelles, et je quitte le ter-ter sans rien avoir trouvé à me mettre sous les crocs. Mieux vaut laisser les secrets se faire ; la magie, ça ne remplit pas l'estomac.

* * *

À nouveau le grand boulevard à traverser. Le truc, c'est que j'ai de moins en moins de force, ventre affamé, alors la course effrénée au ras des pneus, ça va finir par devenir dangereux. À ma droite, je repère un bâtard à collier que je ne connais pas, un molosse tout en muscle qui monte la garde près des Nike Air Max de son maître. Je vois une voiture s'arrêter, la vitre qui se baisse et le chauffeur qui échange un billet contre une poche d'herbe. C'est le *drive-in* du *deal*, l'Avenue du scandale. Le collègue collier à clous n'a pas bougé.

À ma gauche, soudain, je vois Alex et Ivan, deux trainards, déjà ivres morts alors que midi n'a pas sonné. C'est une opportunité de traverser en sécurité : ils veulent gagner le terre-plein, sentir de nature taxidermée figé entre les deux double-voies de



l'avenue. Et si eux arrivent à traverser, à deux à l'heure et chargés à mitraille, c'est que je peux y arriver aussi sans danger. Ceux-là sont tellement loin dans la dèche qu'ils ont abandonné l'idée de dignité. Ils déroulent. L'un n'a plus de dent, l'autre plus d'espoir. Ivan vit dans vingt et un mètres carrés depuis douze ans. Il dit qu'il préférerait être mort. C'est pour cela qu'ils sont bien sur le terre-plein, Ivan et Alex, c'est parce qu'ils ne se sentent chez eux nulle part. Et les terre-pleins, comme les gares et les parvis venteux, c'est précisément nulle part.

Ça y est, on s'engage, on traverse.

Sur le terre-plein, entre un arbre qui n'a rien à foutre dans cette région et une crotte dont je ne parviens pas à identifier le propriétaire, je vois une femme à carré de soie, propre sur elle, qui pose pour un shooting photo. Face à elle, un photographe a sorti deux réflecteurs blancs, des oreilles de Mickey géantes qui donnent un air d'Hollywood aux Fontaines. Il s'agite, replace son modèle, réclame des sourires, voilà, comme ça, non, pas trop. Je me demande ce que ces deux-là peuvent bien trouver à cet endroit. On ne vient aux Fontaines que si on a quelque chose à y faire, alors qu'est-ce qu'ils foutent là ? Sans doute des naufragés qui immortalisent le fait d'avoir échoué en *terra incognita*. Le Quartier des Fontaines est une île, ou un bateau, entouré par l'eau du Cher et celle de son petit frère. On y trouve trois classes de passagers, la première sur la dalle, la seconde dans les immeubles bleus (ceux en bon état) et la troisième au ter-ter, magasins fermés et centre social, plus quelques clandestins comme Ivan et Alex à fond de cale. Avec le terre-plein comme frontière, qui sera bientôt remplacé par l'arrivée du tram, censé désenclaver le Quartier. Mais ici on n' imagine pas prendre le large, il y a trop longtemps qu'on est fondu dans le béton. On a accepté avec résignation le rythme de croisière. D'aucuns appellent même à la tranquillité comme à une valeur étalon ; a-t-on le droit d'aspirer à un bonheur dans lequel rien ne bouge ?

Il est midi et le soleil tape droit, vertical, en mangeant les ombres ; lorsque je traverse la seconde moitié du boulevard derrière une mamie qui va faire ses courses, le bitume me colle aux coussinets. Je passe devant le mess des officiers : le Café Balzac. C'est le nœud, un des seuls endroits du paquebot où les trois classes se croisent, conseil du syndic de la dalle dans l'arrière-salle, ravito en clopes des travailleurs et terrasse tenue par les petites mains des jardiniers spécialistes de l'herbe.

Le café a été racheté par les Chinois, alors je le contourne. Je suis un chien, avec les Chinois on ne sait jamais.

* * *

Me voilà rendu sur la dalle, chez les « riches », tels que définis par les habitants *de l'autre côté*. C'est le pont supérieur, un bitume noir immaculé, revêtement spécial rythme de croisière. Ici je renifle des culs propres, tous les territoires sont parfaitement marqués, à l'équerre. Ça sent l'habitude. *De l'autre côté* ils disent que ceux de la dalle ils sont deux mètres plus haut mais que ce n'est pas pour ça qu'il faut avoir trois zéros sous le menton. En tout cas Karim le dit comme ça. Il dit aussi que quand on arrive du boulevard, on a une vue en coupe de la société, avec l'échelle sociale devant soi, au sens propre : on voit les galeries venteuses du centre commercial surplombées par la dalle. Ça deal en bas pour s'en sortir et ça se promène en haut pour s'occuper. Dans les années 80, il fallait être contractuellement « bourgeoisement acceptable » pour habiter sur la dalle, c'était marqué dans les contrats. Aujourd'hui les copropriétaires vieillissent, et les mailles de la vie bourgeoise se resserrent : promenade du chien, magasin avec caddie personnalisé, repas, sieste, promenade du chien, café avec la voisine, éventuelle sortie hebdomadaire associative, promenade du chien, repas, promenade du chien,

télévision, dodo. Les propriétaires de chien et d'appartement se croisent et se causent, prennent soin les uns des autres. La dalle de béton est un champ de courses, un canodrome permanent, toujours le même tiercé dans le même ordre. C'est le gymcana du cancan, les seuls obstacles sont les ragots de la copropriété, entre dégradations et goûts de chacun en matière de fleurissement. Si on sent bruissier les saisons, on sait qu'ici tout le monde est à l'automne. Un automne charmant.

Sauf que la dalle, c'est moi qui l'ai, et je vis l'enfer. J'ai l'après-midi pour trouver quelqu'un d'ici qui me nourrisse, sinon je vais crever. Pourtant il n'y a rien d'évident à être nourri par les riches, m'a appris Blacky, les riches le sont justement parce qu'ils ne partagent pas. Alors sans doute le bâtard va-t-il crever de faim ici, au milieu des Fontaines, offrant son cadavre décharné aux oiseaux copropriétaires qui se partageront les restes à part égale après vote du syndic tandis que les promeneurs de chien poursuivront inlassablement leur tour de pâté pour chien de maison.

Je traîne un moment près de la fontaine, la dernière en fonction, je bois un peu de son eau verte, c'est déjà ça. Les jours de pluie, je regarde l'endroit précis où le jet de la fontaine rencontre la drache, eau contre eau, en me demandant qui va gagner, mais je ne reste jamais assez longtemps pour avoir la réponse. Soudain, là-haut au centre de la dalle, je repère deux yeux jaunes qui se détachent sur le noir du béton et qui me fixent intensément. Une proie ? Je détale sur la rampe de béton, slalome entre un vélo et une poussette, et alors que je sors les crocs pour attaquer la chimère, je me retrouve truffe à truffe avec Salem.

Il y a longtemps que les chiens ne mangent plus les chats. En tout cas, personne n'aurait le cœur de manger Salem. Malgré une maîtresse douce et discrète, Salem est un peu comme moi, libre. Elle se déplace sans collier, avec grâce et dédain, sûre de son charme félin, usant de ses yeux pour faire chavirer le cœur du Quartier. En fait, c'est elle qui promène sa maîtresse. Car

Salem est un chat aux yeux d'or. Ses iris dessinent des cartes du monde. Il n'y a rien d'étonnant à considérer que le centre du monde est un chat et qu'il habite aux Fontaines lorsque l'on croise le regard de Salem.

Nicolas, le gardien d'ici, sait que la dalle est mystique. C'est un cousin de Marlène, lui aussi magnétise, perche, ressent fort. Il sait que dans le ventre de la dalle, sous les maisons de poupée empilées façon Beverly Hills, sous les supermarchés, illégaux ou franchisés, on trouve des milliers de secrets, des boîtes entières remplis de vieux papiers qui racontent le passé de la cité et des colonnes de béton qui luttent contre le Cher pour tenir le quartier en équilibre sur son histoire. C'est aux Fontaines que la Ville a décidé de ranger ses archives alors qu'elle peine à trouver une histoire au quartier. Un quartier sur pilotis, dont le mouvement perpétuel est si infime que l'on doit faire un effort pour se souvenir de garder l'équilibre.

Nicolas est sorti de sa loge pour rejoindre la maîtresse de Salem, quelque chose à lui dire (ici, une information ou un ragot n'est pas validé tant qu'il n'est pas « passé par la loge ») : sur son bras, un tatouage de Dragon pas fini, la faute à un accident qui ne lui permet plus de supporter la douleur de l'aiguille. Alors, en attendant de cracher des flammes, Nicolas change des ampoules. Celles des halls d'immeubles des maîtres-chiens. Car ici les dragons s'appellent Hector, Hadès, Lucky, Louky ou Princesse, et lâchent des flammes de merde chaude que les propriétaires ramassent avant qu'elles ne salissent le béton neuf.

La faim me fait délirer, je dois avoir l'air d'un dingo. Pendant longtemps je ne suis plus venu sur la dalle, à cause des dobermanns de Pascal qui me faisaient flipper. Même si aujourd'hui ils sont morts, je peux encore sentir leurs fantômes. Pascal les lâchait sans laisse, tout le monde en avait peur. C'est que le gars ne plaisante pas : il a été garde du corps et protégeait les femmes battues, même qu'il a failli y rester. Aïkiodoka au grand



cœur, ouvert après un triple pontage. Il est marié depuis quatre ans avec Loulou, un Asiatique, « la première fois que je l'ai vu en boîte j'ai eu les poils, tiens je les ai encore en t'en parlant, tu m'aurais dit y a trente ans Pascal t'es PD je t'aurais répondu va te faire un flan chez ta mère, mais voilà, j'ai convoqué le service trois pièces que j'ai entre les guitares et hop, vingt-neuf ans que je suis avec le loulou. Avant ça que des gonzesses, pourtant, mais voilà. On a même vécu quatre ans à trois avec ma femme. Je sens quand les gens vont mourir en leur serrant la main. Ça me fait comme un choc électrique entre les dents, comme quand tu bouffes un sandwich et que tu croques l'aluminium ». Pascal est de la bande à Marlène et Nicolas.

« Et canem expedio ! » Des portables ont vibré à côté de moi. Ce sont ceux des vieilles qui s'envoient des textos en latin, posés à côté d'elles sur un banc. Elles viennent de se retrouver, et en bonnes littéraires, elles parlent des nouveaux mots du dictionnaire : « Je ne sais pas comment on peut faire sans les mots qu'on nous ajoute », dit l'une. Tu ne crois pas si bien dire, dit l'écrivain derrière son masque de chien.

On est sûr d'une vie de chien quand on croit se nourrir avec des mots.

* * *

Il est temps d'être pragmatique : si je bouge toute la journée, je diminue mes chances de trouver à manger. Je décide de me fixer le cul dans le béton face au banc de la dalle. Avec ce qu'il y a comme passage quotidien, je finirai bien par trouver un maître avec un peu de pitié. De toute façon je n'ai plus de forces.

Alors commence le défilé. À chaque nouvel occupant du banc j'offre ma meilleure mine de bâtarde, oreille en travers et regard de miskine plein d'espoir.

Simone et Christiane se chambrent violemment sur leur âge, elles se font des virées nocturnes et des Mac do à minuit, comme les jeunes. Pour dire les riches elles disent les « pétés de thunes », à propos de l'adjoint au maire « Le Juju s'arrondit, sa mignonne doit lui faire correctement à manger ». Elles habillent le béton de la dalle avec leurs éclats de rire, ça fait comme des fleurs.

Un langage fleuri aussi, c'est celui de Monique, qui parle comme dans San Antonio. « Je suis allé au cimetière avec des fleurs mais je n'ai pas trouvé ma tombe alors je suis revenu. Oh, j'aimerais être morte comme mon mari. Je ne parle plus à mon fils depuis vingt-quatre ans. J'aimais le tricot mais maintenant que j'héberge ma petite-fille (la fille de ma fille à laquelle je ne parle plus non plus) et son chat qui est con comme un manche, je ne peux plus. Fous-lui une pelote entre les pattes et il s'en fera un pull ». « Je n'ai pas assez de sous pour picoler, alors je fume ». « Celle-là, c'est une vieille conne, une greluce moche comme un pou ». « Quand j'habitais le centre-ville je ne critiquais personne, j'avais mes amies poissonnières ». Alors elle en remet une rafale dans ce goût-là, poissonnière, dit que « son défunt mari aimait les femmes, ça, je sortais les jours de grand vent pour faire s'envoler les cornes, comme ça elles pouvaient repousser la semaine d'après ». « Quand je suis dans la salle de bain avec mon chien, je lui dis de regarder ailleurs, c'est que ça se tasse ! Je ne suis pas comme l'autre vieille de la clinique dans laquelle je travaillais, elle avait des lèvres refaites, des vrais rebords de pot de chambre ». Les jours d'inspiration, elle cause même architecture : « Le Corbusier il fait des trucs en béton, c'est triste, ils ont montré ça à la télé, j'te ferais pousser du lierre dessus moi ».

Elle a du verbe, Monique, mais rien à manger. Un jappement, une tronche à croquer, rien n'y fait.

Il passe avec sa canne et ses quatre-vingt-seize ans, moustache blanche et chemise à carreau vichy, pérore un français vieux

comme lui, dit qu'il est heureux ici mais que le quartier change de couleur, qu'il ne sait pas s'il passera son centenaire à l'hôpital ou sur la dalle, mais qu'il ne s'attendait pas à le passer en Afrique. Il justifie son racisme par « j'ai eu l'habitude de grandir dans un milieu blanc, c'est comme ça », comme si « c'est comme ça » était le point définitif à tout état de chose. « Au début ils étaient discrets, maintenant ils rachètent même les magasins ». Une autre qui te dira que les arabes et les noirs pondent des tripotées d'enfants, que c'est bien beau mais qu'après il faut les élever.

Ça n'effraie personne de parler à un chien, alors on se confie. Daniel et sa vie d'entrepreneur bandit, le Jacques Foccart de l'hôtellerie. Il a nourri les casques bleus, fait quatre fois le tour du monde et ouvert des hôtels dans tous les pays en guerre depuis quarante ans. Il raconte avec des cocotiers dans les yeux, son bronzage parfait et son sourire charmeur comme preuve irréfutable de ses aventures. Maintenant il fait chaque jour le même tour en vélo, tour après tour ça finira par faire un tour du monde, l'important c'est de savoir compter.

Ça raconte autant que ça débîne, et moi j'écoute parce que je ne peux plus partir – le bitume a fondu et m'a collé le cul. Les bons souvenirs comme les conflits entre voisins, l'entre-soi sur la dalle, ou la fête de la semaine passée, les vieux qui meurent et les jeunes qui s'installent. La fois où on a crevé les quatre pneus de la présidente du syndic. Et puis le règlement, ça cause du règlement, tout le temps. Ici sur les balcons, les oiseaux sont en cage. On aime leur chant, du moment qu'on peut garder le contrôle et poser un tissu dessus pour les faire taire. Dommage qu'on ne puisse pas faire pareil avec les jeunes les soirs de match ou de ramadan. Je regrette qu'il n'y ait pas un article du règlement qui oblige à nourrir les chiens errants. L'après-midi file tout droit : pour autant d'habitants fâchés avec la terre entière, autant de grands cœurs qui se demandent pourquoi on ne rencontre pas ceux de l'autre côté. Un tant pour tant, équilibre sur pilotis.

Au numéro neuf habite Monsieur Mitaine, comme une mitaine, page 577 du dictionnaire. « J'ai mon nom dans le dictionnaire, je ne vois pas pourquoi je n'en parlerai pas ». Il y a aussi un Monsieur Chapeau, c'est un vrai défilé de mode ici, façon *Au Bonheur des Dames*. On porte des noms de modistes, ça sent la fin du 19^e. Ça va avec la taxidermie de la vie qui envahit peu à peu la dalle, des peintures de Paule à la pharmacie. « Je m'évade en faisant des marines, tout est là » dit Paule. C'est l'instinct de conservation, les habitants d'ici font valoir leur droit à ce que rien ne bouge.

Mais il y a tout de même du mouvement. Un éclair jaune sur ma gauche. Le banc est vide depuis un moment, c'est l'heure du dîner et la dalle refroidie, je vais bientôt pouvoir bouger. L'éclair jaune est un chemisier. Un parfum fleuri sature l'air tandis que Josiane pose une assiette fumante pleine de viande et de pâtes devant ma gueule. Une assiette pleine. Cela semble tellement irréel que j'hésite à y plonger. Y a un piège, un truc, c'est empoisonné ? Je renifle. Rien à signaler. Je pointe ma langue pour vérifier la température. Bouna. Je mange une pâte. Et puis deux, et une bouchée. Alors je me lance dans la bâfre sans hésiter, glouton terrible, ogre affamé. Cerbère, je mange comme si j'avais trois têtes.

« Eh ben, on croirait que tu n'as pas mangé de la journée ! »
Sans blague.

Et Josiane de se confier, une tasse de tisane colorée à la main. « Cette tasse, c'est un peu mon porte-bonheur, tu vois. Dessus, il y a marqué *Bonheur*, quand je l'ai vue je me suis dit ah tiens, c'est pour toi. Ça fait dix ans qu'il est parti, tu sais, alors je me console comme je peux. J'aurais dû m'en douter, avec tous ses voyages. Il m'a trompé avec une Éthiopienne, à sept mille kilomètres d'ici ». « À sept mille kilomètres d'ici », elle le répètera



souvent, comme si rappeler la distance pouvait éloigner la faute. « Tu viens de manger dans son assiette. Quand je t'ai vu, ça m'a fait rire, je me suis dit que ça ne me changerait pas beaucoup de cuisiner pour un bâtard ».

Je n'écoute plus Josiane, je fais la fête avec mon ventre, je lèche l'assiette jusqu'à l'user. La vérité, c'est qu'elle ne cherche pas le bonheur, elle l'a figé dans le malheur il y a dix ans. Elle couvre juste le bois et l'écharde avec des nappes de couleur, c'est plus rigolo de peindre la douleur.

On est sûr d'une vie de chien quand on croit ne jamais se tromper.

* * *

J'ai mangé. Grâce à la générosité de Josiane, qui distribue le bonheur en lui courant après, j'ai mangé. Je n'aurai pas besoin de pousser jusqu'aux Belles filles. De toute façon c'est trop loin. Il y a la voie ferrée et l'EDF à traverser, un monde, c'est déjà plus le même quartier. Karim dit « les trains dans la nuit, c'est le destin des hommes qui s'en va. C'est là-dedans que j'aime fixer mes émotions ». J'aimerais bien que Karim vienne ici, devant le banc de la dalle pour terminer la journée. C'est le crépuscule, et la perspective du boulevard devant moi est presque belle avec le soleil qui se couche. La fontaine s'est arrêtée. Pour la première fois de la journée, on entend un peu de silence.

Comme pour m'exaucer, l'écrivain des rues pointe le bout de son nez. Il est le joker dans le paquet de cartes des Fontaines, occupe une position aléatoire entre les dames de cœur de la dalle et les valets qui piquent du quartier. D'habitude il assaisonne ses histoires de grands éclats de rire, et ses textes récités par cœur d'excuses – comme si on pouvait excuser la

beauté, mais ce soir, Karim est malheureux. Oh, il n'a pas peur des larmes, il traîne ses fantômes. Mouss, son copain mort pour qui il a fait quatre jours de ramadan. Ou Claire, qui ne l'aimera peut-être jamais. Accoudé à la rambarde de la dalle, le regard posé sur le Quartier, Karim m'explique. « La cité nous a abîmés, quand même. L'être humain il est beau. Mais avec de la souffrance il y a encore plus de beauté, tu peux l'attraper. Je n'arrive pas à vivre, mon Chien, je n'arrive pas à vivre, je te jure. On est abîmés en vrai ». Comme il n'arrive pas à vivre, Karim écrit : « l'écriture c'est une route en solitaire, on essaye de ne pas tricher ». « Écrire me fusille. J'ai trois enfants, je travaille la nuit. Écrire, j'ai besoin de le faire. C'est toute ma partie cachée. C'est normal d'écrire des choses comme ça pour moi. Ça commence par des expressions qui n'appartiennent qu'à moi, ensuite je les assemble. Dans la herse qui laboure le champs l'hiver, il y a ma blessure. Tu vois, j'habite aux Fontaines, mais je peux écrire des trucs comme *la pièce toute de torpeur rabotée*. Avec un bout de ciel, un bout de jeunesse, un bout de vieillesse, tu composes une réalité ».

Il calibre une scansion émotive, sensible, pose des mots sur son histoire pour lever une brûlure dont il n'est toujours pas revenu, et qu'il partage à l'oral dans des paysages sombres.

Karim qui parle, c'est la lumière « sortie de secours » du Quartier des Fontaines.

Et puis finalement, comme le rayon de soleil crève le ciel d'orage, Hadès repasse et menace de pisser contre le muret, alors sa maîtresse tire sur la laisse : « si tu lèves la patte sur les poètes, ça ne va plus aller ! ». Et Karim de rigoler.

* * *

C'est la nuit. Bientôt le cliquetis des laisses automatiques résonnera comme jadis le criquet du résistant dans le maquis, envoyant des messages codés. Le Quartier retrouvera la paix, le vent et les oiseaux, tandis que moi, Le Chien, j'irai sur les rives du Petit Cher me blottir sous un buisson pour trouver un peu de chaleur comme jadis celle de ma mère. Je vais retourner de l'autre côté. Par une fenêtre allumée, je vois Josiane et son chemisier jaune qui se démaquillent. Je me demande pourquoi les hommes passent leur temps à juger, alors que de l'autre côté du miroir de Josiane, je ne vois que Josiane.

Un dernier maître promène un dernier chien. Je reconnais Cannelle. Il lui dit, en parlant tout seul à haute voix : « N'est-ce pas ma Cannelle... mon chien... si tu disais tout ce que tu sais... ».

Moi, Le Chien, je l'ai dit.

Oh, je ne dis pas que tout cela est vrai. Je dis que parce que j'avais terriblement faim, j'ai fait le tour de mon quartier et que j'ai tout vu, entendu ou senti. Je dis que les hommes des Fontaines s'appliquent à taire la même histoire, pour être tranquille, chacun de leur côté, mais que dès qu'ils se rencontrent ils ont faim de partager.

On est sûr d'une vie de chien seulement quand on n'a rien à se raconter.

la nuit serait
reine Cupide,
lui roi de son
fardeau.



" La nuit, noire, obscure,
 gisait l'âme perdue des
 ombres égares, telle l'infâme queue
 d'un loup ouvert, avachie, devant les renards.
 Il ne vit même su, de sa mésaventure, que le
 sombre menage d'un songe hostile né du caisson de la
 rue. Prostre, il tentait d'échapper
 à l'appel par le bras d'un ^{(conscience en}
 monologue interne et ramant, lui juchant rois.
 Et là, Kéla, s'abat ou renonce ? Point de déconvenue,
 la nuit seut belle, cupide, lui no de son fardeau.
 Il s'endormit alors dans la fleur essulée que seule
 sa conscience avait portée peu aveugle l'ombre.

Postface

Nicolas Turon est un artiste iconoclaste, un habitué de l'espace public, un habitant de la rue. Il la connaît si bien depuis qu'il la fréquente qu'il a décidé d'y écrire une grande fable : *Le Roman de la rue*. Ce texte, issu de mille discussions de trottoirs et de dizaines de sommeils agités à même la ville, l'artiste le veut vivant, sans fin. Il souhaite l'adresser à la rue qui le nourrit depuis plus de dix ans.

Passé par les artères tourangelles en 2011 avec *Carton 5000*¹, le revoilà à l'affût, avec son roman. Il nous pose ça sur le bureau avec sa boule au ventre et sa verve de bonimenteur.

On l'attrape au rebond : dans quelle mesure ce roman, son écriture et sa diffusion, peuvent-ils répondre à un enjeu urbain, agiter les manières de faire communauté ? Le POLAU propose à Nicolas Turon, à la Ville de Tours et à la Ligue de l'enseignement une expérience agissante, une étape de création du *Roman de la rue* ancrée sur une problématique territoriale, une résidence artistique articulée à la préfiguration d'un centre social.

Car justement, depuis 2017, la Ville de Tours et la Caisse des Allocations Familiales sont engagées avec la Ligue de l'enseignement (LE37) pour faire émerger, avec les habitants du quartier des Fontaines, un nouveau centre social. La LE37 œuvre au cœur du quartier à l'émergence d'une dynamique collective qui doit pouvoir donner forme au centre social à venir. Un bel enjeu de fabrique territoriale !

1. Projet artistique porté par le trio Boijeot.renauld.turon, invité par le POLAU lors de son événement *La Ville à l'État Gazeux*.

Soutenus par la Ville de Tours, avec l'intense complicité de la LE37, nous pouvons inviter Nicolas Turon à déployer son protocole d'écriture *in situ*, dans le quartier des Fontaines, avec ce « bel enjeu » dans ses bagages.

En deux courts séjours, l'artiste habite une cabane de pionnier, écrit et dort à vue. Accompagné par le photographe Clément Martin, il propose de tendre un miroir au hasard, de se laisser surprendre par les rencontres et les récits de vie du quartier. Laissant de côté un instant les injonctions des politiques sociales, suspendant son jugement et nous invitant à suspendre le nôtre, le voici dans le plus simple des appareils de l'artiste, au contact direct de l'anecdote, de la générosité, des blessures. Une plongée dans le réel, dans tout ce qu'il a de piquant, de gluant et d'enchanteur. Il joue avec nos codes, il nous demande incessamment de ne rien attendre, ni prévoir. De laisser faire. De laisser jouer l'inépuisable richesse d'une simple présence, ici, au pied des tours, jour et nuit, sans rien d'autre qu'un carnet de notes, un ordinateur et une cafetière.

Nous faisons le pari, ensemble, que cette façon d'agir, de laisser advenir, d'imbriquer le réel et la fiction, d'offrir une oreille attentive sans attente et, finalement, de proposer un regard franc, honnête et poétique, peut produire quelques grains en faveur de la préfiguration du centre social du quartier des Fontaines.

Au-delà des rencontres générées sur le seuil de sa cabane, entre habitants curieux, Nicolas Turon propose le texte *Une journée à hauteur de chien* que vous tenez dans vos mains. Un fiction qui parle du quartier depuis la rue et celles et ceux qui la vivent (pour courir, faire les courses, faire une vidange, sortir le chien, etc.). Écrit par l'artiste, la nouvelle est illustrée par Clément Martin, mise en forme par le POLAU, imprimée à quatre mille exemplaires et diffusée par la LE37 auprès des habitants du quartier.

Le texte est brut autant que l'expérience fut forte et éprouvante. Il décrit les couleurs du quartier par le bas regard de celui sans famille, qui lutte pour combler sa faim. De celui qui ne triche pas. Qui est libre mais responsable de lui-même (et de sa survie). C'est dans cette froide honnêteté qu'on s'aperçoit que ce qu'on croit toujours perdu et qu'on recherche toujours, la communauté et la chaleur des autres, nous fait à tous défaut. C'est dans l'intime et la solitude que le besoin d'universel nous éclate au visage.

Enfin, l'ultime pari que nous devons bien faire, sous invitation de l'artiste, c'est que le retour de ce texte dans les boîtes aux lettres du quartier, gratuitement, sans autre forme de demande, saura générer des envies de « faire collectif » à la manière dont chacun, dans la singularité de ses blessures et de ses utopies, voudra l'imaginer.

Pascal Ferren
POLAU-pôle arts & urbanisme



Mentions et remerciements

Le Roman de la rue est porté par Nicolas Turon (Compagnie des Ô), avec la complicité de Clément Martin (photographe) et de Lucie Lafaurie (diffusion et production). Il bénéficie en 2015 du soutien de l'association Beaumarchais-SACD (Écrire pour la rue) et voyage depuis dans de nombreuses villes françaises et européennes.

La déclinaison du projet dans le quartier des Fontaines est soutenue par la Ville de Tours / Label Rayons frais création + diffusion (Marie-Thérèse Clair, Sophie Perrier, Axelle Guéret).

Elle s'est concrétisée avec la collaboration de la Ligue de l'enseignement d'Indre et Loire (Marie Dubois, Véziane Leblond et Nora Primus) et l'accueil en résidence de l'équipe artistique par le POLAU-pôle arts & urbanisme. Lucie Elie, sociologue, a accompagné et documenté l'expérience.

Nous remercions chaleureusement les passants, travailleurs et habitants du quartier des Fontaines pour leur accueil, leur générosité, leurs histoires et leurs coups de main.

Le POLAU-pôle arts & urbanisme est une structure ressource à la confluence de la création artistique et de l'aménagement des territoires.

Au sein de son volet *Ressources et transmission*, il capitalise des initiatives, produit de la ressource et la diffuse à travers différents médias : formations, interventions professionnelles, publications, plateforme web collaborative (www.arteplan.org), partenariats de recherche, conférences, expositions, etc.

Les *Carnets du POLAU* sont des livrets écrits et/ou illustrés, produits à partir de ses activités (résidences, programmations expérimentales, rencontres, études, AMOs culturelles, etc.) et rendant compte d'un croisement entre la création artistique et la fabrique des territoires.

© LES CARNETS DU POLAU • 2018

ÉDITION ASSURÉE PAR LE POLAU-PÔLE ARTS & URBANISME

DIRECTION ÉDITORIALE : MAUD LE FLOC'H

COORDINATION ÉDITORIALE : PASCAL FERREN

Achévé en juillet 2018

sur les presses d'Alliance Graphique

ISBN : 979-10-96824-04-5 | EAN : 9791096824045

VILLE DE TOURS

LABEL
RAYONS
FRAIS
CRÉATION + DIFFUSION
VILLE DE TOURS

réseau
INDRE ET LOIRE
Ligue de
l'enseignement
1 rue de la République 41000 TOURS

POLAU
ARTS URBANISME